



UN INTERNAT POUR S'EN SORTIR

Ni télé, ni Internet : ici, les règles sont strictes. Et les 160 jeunes « déshérités » de l'académie de Créteil ont dû prouver leur motivation avant d'être acceptés. Bienvenue à Sourdun, le premier internat d'excellence de France, une école-pilote qui veut rompre la spirale de l'échec.

Par Emmanuelle Eyles. Photos Fabrice Guyot.

C'est quoi, cette tenue ? », « Mais c'est opaque, madame, je porte des leggings, pas un collant », répond avec conviction l'élève interpellée par la surveillante qui fronce les sourcils. « Et puis vous ne le voyez pas, mais j'ai un short sous mon blouson, c'est juste qu'il dépasse pas trop. » Nous sommes dans la cour du premier internat d'excellence de France. Pas une paire de baskets en vue, ni le moindre portable. Le silence se fait, mais quelques élèves pouffent, guettant la réaction de la surveillante qui tranche avec fermeté : « Demain tu mets autre chose ou tu n'es pas acceptée en cours. »

Voici une expérience pilote en France : les cent soixante élèves (autant de filles que de garçons) de l'internat de Sourdun viennent des milieux défavorisés de l'académie de Créteil (77, 93, 94) et ont été choisis pour leur « mérite ». Cette « utopie éducative » comme la décrit Jean-Michel Blanquer,

directeur général de l'enseignement scolaire, a pu naître grâce au « Plan espoir banlieues » cher à Fadela Amara et l'établissement a reçu une enveloppe de 1,5 million d'euros de l'Education nationale pour former cette année deux classes de quatrième et deux classes de troisième. A terme, il accueillera cinq cents élèves, de la sixième jusqu'aux prépas des grandes écoles.

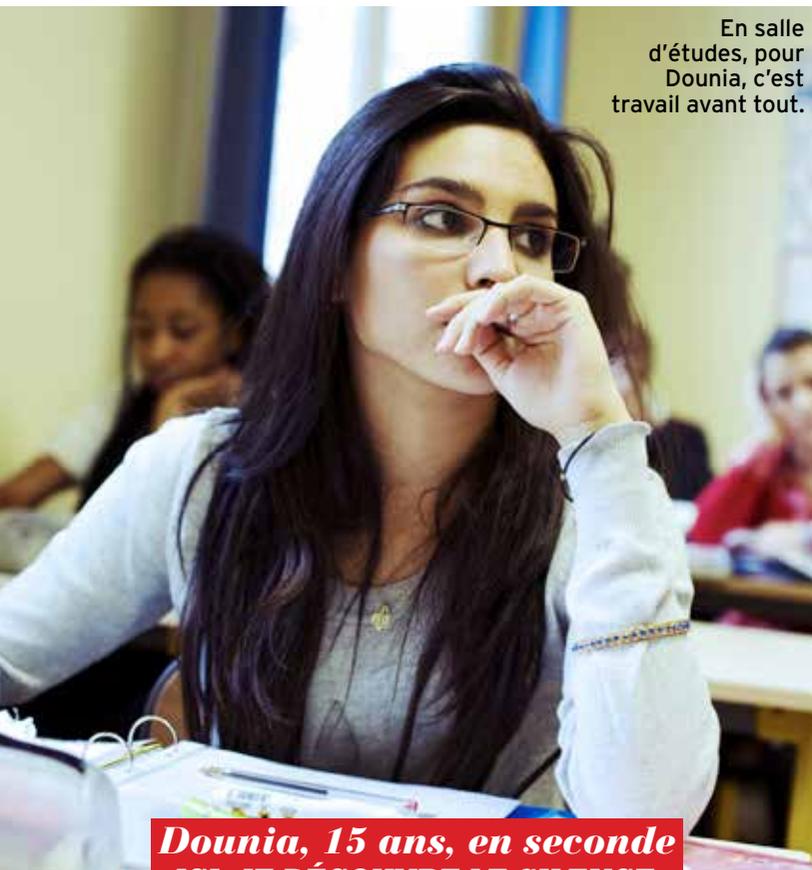
Certains élèves sont orphelins, d'autres ont été maltraités, ont souffert de divorces violents, vivent dans des espaces trop exigus... Leur dénominateur commun est leur volonté de tordre le cou à l'échec. Repérés l'année dernière par les chefs d'établissement ou assistantes sociales pour leurs capacités, ils ont dû monter un dossier de candidature, écrire une lettre de motivation, bref, prouver leur envie d'en découdre avec l'avenir.

« L'étiquette "d'excellence" a fait du tort à l'établissement, ►



Une discipline de fer mais des activités qui font rêver, comme l'équitation.

Pause complice à la cantine. Une école de la vie où l'on apprend aussi les règles du respect et de la solidarité.



En salle d'études, pour Dounia, c'est travail avant tout.

Dounia, 15 ans, en seconde
«ICI, JE DÉCOUVRE LE SILENCE LA PAIX ET LA SÉRÉNITÉ»

« **A** Saint-Ouen, nous sommes six dans un deux-pièces. J'habite chez mes grands-parents, avec deux cousins et une tante. Hormis mon clic-clac, je n'ai pas d'espace à moi. Des copines de copines se sont fait violer dans la rue et le matin, j'allais au collège la peur au ventre, habillée en baggy (pantalon large) parce que j'avais la hantise qu'on me remarque. Chez nous, la télé est toujours allumée

et le soir, il m'arrivait souvent de pleurer de frustration quand je devais préparer un contrôle, régler un problème de maths. Mes grands-parents m'adorent. Ils sont généreux, mais c'est la vieille école algérienne. Pour eux, l'éducation n'est pas une priorité et je dois d'abord apprendre à cuisiner et à tenir une maison si je veux me marier. Ma mère ne vit pas avec nous. Elle trime du matin au soir à la Défense et rentre trop tard pour s'occuper de moi. Ça me fait mal de la voir s'épuiser, de l'entendre pleurer. Je n'ose pas lui demander des sous et, pour aller au Mac Do ou acheter des vêtements, je faisais le ménage dans les parties communes de l'immeuble de mes grands-parents. C'est le proviseur du collège qui m'a parlé de l'internat et encouragé à monter un dossier. Ici je découvre le silence, la paix et les salles d'études. Les enseignants sont ultra-motivés et attentionnés. Je me suis mise à l'équitation et l'écriture de roman. En fin de journée, quand je vais brosser mon cheval, je ressens une sérénité inconnue. Aujourd'hui, je bosse. J'ai toute la vie pour m'amuser. Je veux exceller pour avoir une vie intéressante. Je serai pédopsychiatre car c'est une femme de ce métier qui m'a sauvée quand je souffrais du départ de mon père à 6 ans. Je n'ai jamais oublié ses paroles: "Tu as les moyens de devenir plus que ce que tu es aujourd'hui." »



► confie Jean-François Bourdon, proviseur, mais quand on voit la baisse continue de l'accès des classes populaires aux études supérieures et aux grandes écoles, on a envie de changer le cours des choses ! » Chaque employé de l'internat, de l'agent de sécurité, aux cuisiniers, en passant par les profs et surveillants, a été recruté sur entretien de motivation. Ils sont quarante adultes – dont seize enseignants – à avoir postulé pour travailler dans ce cadre et prennent tous leur mission au sérieux.



Des profs ultra-motivés pour redonner confiance aux élèves, faire en sorte « qu'ils soient tirés vers le haut. »

« Je ne veux pas connaître les traumatismes qu'ont connus mes élèves, explique la fouguese professeure de français. Ils ne sont pas des cas sociaux mais des individus que je veux aider à donner le meilleur d'eux-mêmes. Je sais que le week-end certains retrouvent leur cité, la violence, les combats de chiens dans les caves... mais lorsqu'ils sont en cours, je fais en sorte qu'ils oublient tout et soient tirés vers le haut. Le soir, je fais du théâtre avec eux et les personnages qu'ils interprètent leur permettent de se métamorphoser totalement. J'aime me dire qu'aucune fille ne portera le voile intégral en sortant d'ici. »

Le cadre est austère – une ancienne caserne militaire répartie sur 50 hectares en plein champ – et le règlement bien strict. Les cours débutent à 8 heures pour se terminer à 16 heures. Les évaluations sont régulières : quatre heures hebdomadaires de contrôle continu. Pas de télévision, ni d'accès à Internet, l'usage des portables toléré de 20 heures à 21 h 30 et couvre-feu à 22 heures. Mais les activités pratiquées dès 16h 30 font rêver : théâtre, horticulture, équitation, escrime, écriture de roman, tir au pistolet, apprentissage des cuisines du monde... ►



C'est en étudiant, qu'Elodie apaise sa « colère ». A Sourdon, elle a aussi découvert le piano.

Elodie, 13 ans, en troisième
«ÇA ME FAIT DU BIEN DE PLONGER DANS DES ÉQUATIONS»

« Je suis en conflit avec ma mère qui est d'une possessivité dévorante et qui souffre de sa propre mère pour les mêmes raisons. Je me suis brouillée avec mon père qui a quitté ma mère il y a des années. Bref, je suis en colère, énervée, mal. J'ai une capacité à encaisser assez immense, mais quand j'explose c'est terrible et il ne faut pas être à côté de moi. Ça me fait un bien incroyable de me changer les idées dans mes cahiers, de plonger dans des équations de maths et de physique, d'apprendre à jouer du piano. Je tape comme une folle sur les touches graves, celles de la colère, je me vide la tête. Je me méfie des assistantes sociales et des psys en général, mais ce qu'il y a de génial ici, ce sont les surveillants. Ils sont vraiment à l'écoute, nous consolent la nuit quand nous avons des crises d'angoisse, ne nous déçoivent jamais. Je sais que ma mère souffre de mon départ, mais moi, je respire et je sais que les choses vont s'arranger entre nous si on arrive à prendre un peu de distance. J'ai monté mon dossier toute seule, sur l'idée de mon ancien proviseur, et j'ai réussi à la convaincre d'accepter. Il faut maintenant que j'arrive à lui parler normalement. Je ne l'appelle pas de peur de hurler dans le combiné et le week-end je m'enferme dans ma chambre. Mais ça va aller : j'ai de nouvelles amies alors que j'étais la risée de la classe dans mon ancien collège. Ma colère va s'apaiser. »



Informatique, écriture de roman, théâtre, escrime... les activités sont riches. Pas question de laisser les élèves dériver.

► Cette année, une classe est partie en voyage à Pondichéry, une autre à Londres, une troisième ira en Grèce et la quatrième travaillera avec l'Opéra de Paris...

« Nous voyons les élèves changer de semaine en semaine, raconte avec fierté le proviseur, certains viennent me réclamer des dossiers de candidatures pour leurs frères et sœurs, d'autres ne veulent pas rentrer le week-end ni pendant les vacances. Il y a des moments de blues aussi, les repères sont difficiles à trouver et certains ont quitté l'établissement très vite. Mais dans l'ensemble ils ont compris leur chance et la saisissent. »

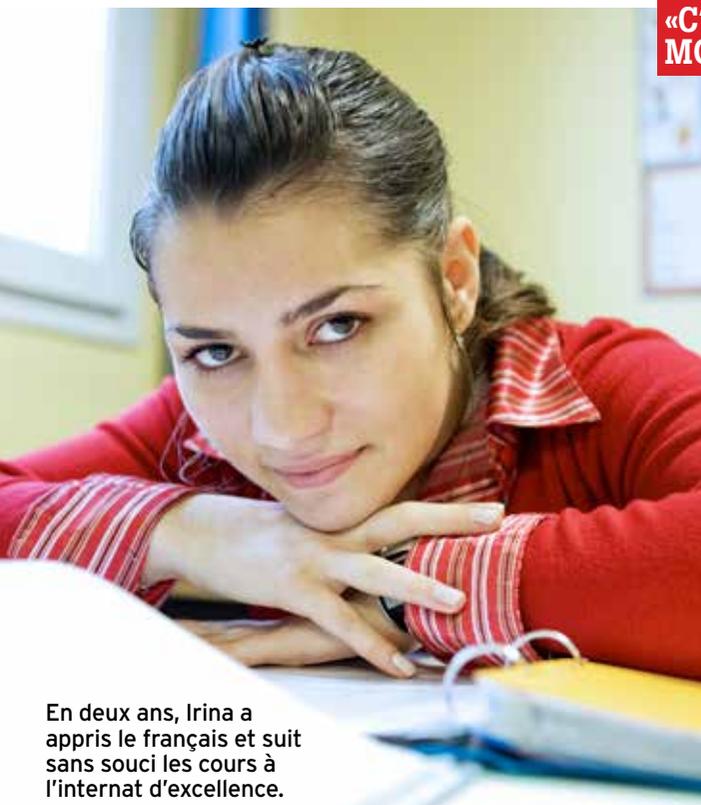
Quand on sait qu'en France les enseignants font face à une troisième année consécutive de suppression de postes et à des classes de plus en plus char-

gées, on se dit que les membres de l'internat (enseignants et élèves) ont effectivement beaucoup de chance. Mais qu'en est-il des « élèves méritants » de milieux défavorisés des autres académies du pays ?

S'il est trop tôt pour évaluer l'impact à long terme de l'expérience sur la vie des élèves de Sourdun, il est certain qu'elle n'est pas anodine. Si la majorité est ravie d'être là, ce n'est pas sans avoir l'impression d'être parfois schizophrènes, tiraillés entre deux mondes : celui qu'ils retrouvent le week-end et celui de l'internat. Unique en France, la belle initiative va-t-elle être relayée ailleurs ? On le souhaite. ■

Irina, 17 ans, en seconde

« C'EST UN MIRACLE DE PRÉPARER MON AVENIR ICI »



En deux ans, Irina a appris le français et suit sans souci les cours à l'internat d'excellence.

« Je viens d'un petit village de Roumanie et me retrouver dans un lycée d'excellence en France est assez irréaliste. Je dis tout à mes parents. Il y a quatre ans, la vie devenait si dure que mon père (chauffeur) a décidé de partir tenter sa chance en France où il ne connaissait personne. Il a réussi à trouver du travail comme mécanicien dans un garage. Au bout d'un an, notre mère l'a rejoint, pour gagner de l'argent comme caissière. Ma petite sœur et moi (nous avions alors 14 et 15 ans) sommes restées un an toutes seules dans la maison, tandis que nos parents accumulaient un petit pécule en France. Nous allions à l'école à pied, nous étions raisonnables. Les voisins, ma grand-mère et les cousins nous aidaient pour faire les courses, réparer les fuites, rentrer le bois... Quand nous avons débarqué, il y a deux ans, nous ne parlions pas un mot de français. Un vrai choc de se retrouver à Villejuif au collège. Mais mon nom est Irina Pariseu et en roumain "eu" veut dire "je" ou "moi"... C'est un peu comme si nous étions prédestinées à venir ici. Nous nous sommes adaptées très vite mais les autres élèves nous ont prises en grippe. J'ai été persécutée, mes cahiers abîmés, mes devoirs volés, etc. Après quelques mois, je parlais assez bien français pour me défendre et je me suis battue pour laver ma réputation de tricheuse et de chouchou. Ma sœur et moi-même étions les premières de la classe et la haine qu'on attirait était terrible. La proviseure, consciente du problème, m'a parlé de l'internat. Pour moi c'est un miracle de préparer mon avenir ici. Je serai magistrate, j'ai fait un stage d'une semaine l'année dernière dans un tribunal, assisté à des audiences à la gauche du juge, et je sais que là est ma voie. J'espère pouvoir un jour rendre à mes parents tout ce qu'ils nous ont donné. »

